

Armand, accroupi près du cadavre, le regardait attentivement. Il lui semblait qu'il avait vu cet homme à bord du brick. Mais ses souvenirs n'étaient pas précis, et la mort, qu'il interrogéait, ne lui livrait pas ses secrets. Il eut alors l'idée de retrousser une des manches^e, et il vit sur le bras, tatoués en bleu, un cœur enflammé et ces deux mots : *Pierre. — Argus.*

Ainsi cet homme, mangé par un requin, et dont la fosse était creusée juste à l'endroit où le hasard de sa traversée faisait relâcher Armand, avait été un matelot du brick. Ce grand bâtiment, qui venait du sud, pouvait être l'*Argus* lui-même. Armand fit picusement recouvrir le corps ; puis, sans perdre une minute, il retourna à bord et appareilla. Il espérait regagner les vingt-quatre heures d'avance que le trois-mâts avait sur lui. Mais ses efforts furent inutiles, et ce fut sans l'avoir rejoint qu'il arriva à San Francisco.

La rade était couverte de navires ; la ville se composait d'une multitude de maisons en bois. Une immense population cosmopolite de marins, de négociants et d'aventuriers, se pressait dans les rues. Tous ces hommes, la plupart armés, portaient sur leurs visages la trace des plus ardentes passions, résumées en une seule, la fièvre de l'or. Armand, qui se rendait chez le consul, les regardait avec une curiosité inquiète. A chaque pas il s'imaginait rencontrer le Brésilien. Le consul en était encore à la simple nouvelle du naufrage du brick. Armand le mit au courant de ce qui se passait.

" Si le trois-mâts barque lui dit-il, est ici, il est probable que quelques-uns de ces hommes désertent. Je vous prierai donc d'afficher un avis d'une forte récompense à celui qui donnera des nouvelles de l'*Argus*."

Le consul le lui promit et lui apprit que le *Vigilant* était en rade. Armand alla voir aussitôt le commandant. Cet officier avait fait d'infructueuses recherches et paraissait persuadé du naufrage de l'*Argus*. D'ailleurs, depuis quelques mois il n'avait pas quitté San Francisco, où il avait l'ordre de rester en station.

Alors, sans se décourager, Armand résolut d'examiner l'un après l'autre les nombreux bâtiments de la rade. Il passa toutes ses journées en embarcation, sentant à chaque instant renaitre une espérance, et, à chaque instant, se trouvant trompé dans son espoir. Enfin, un jour, il découvrit un navire dans lequel il crut reconnaître le brick. Ce navire avait bien le signallement du trois-mâts barque : un mât d'artimon ajouté, un roof à l'arrière et une poupe ronde, et cependant la carène fine et élancée d'un bâtiment de guerre. Le cœur d'Armand bondit dans sa poitrine. Craignant d'être remarqué, il se retira ; mais il revint la nuit même. Il comptait profiter du peu de surveillance qu'on exerce d'ordinaire sur les navires de commerce et monter à bord sans être vu. Mais il eut à peine mis le pied sur l'échelle qu'une voix menaçante lui cria :

" Qui va là ?

— Je me suis trompé, " répondit Armand, qui s'éloigna.

Un service si bien fait l'étonna, tout en le confirmant dans ses soupçons. Il était agité de tant d'émotions diverses, qu'il ne savait pas à quoi se résoudre. La pensée qu'il avait eue, pendant la traversée, d'acheter,

à prix d'or, du Brésilien la révélation de son crime, lui parut à bon droit une folie. Après avoir longtemps réfléchi, il se décida à prier le commandant du *Vigilant* de l'accompagner à bord du trois-mâts, où ils pourraient faire telle perquisition qu'il leur plaisirait.

Ce trois mâts, si bien gardé pendant la nuit, l'était fort peu pendant le jour. Quand le commandant et Armand y furent montés, ils eurent quelque peine à trouver un matelot. Ce matelot héla le second, qui était occupé à ranger des marchandises dans la cale. Celui-ci monta, et Armand tressaillit en l'apercevant. C'était un Anglais à cheveux et à favoris roux. Il crut voir l'homme que lui avait dépeint Antonio Perez. Toutefois Armand fut dérouté par la physionomie honnête et calme du second.

" Je voudrais, dit le commandant du *Vigilant*, voir le capitaine du navire.

— Le capitaine n'est pas à bord. Il est parti avec la chaloupe, et ne reviendra que ce soir.

— J'ai, continua le commandant, des doutes sur la nationalité de votre trois-mâts. Je vou'rais vérifier ses papiers."

Le second mena le commandant et Armand dans le roof. Les papiers étaient en règle. Le trois-mâts naviguait sous le pavillon de l'Amérique centrale, et était parti deux mois auparavant de Valparaiso, avec un chargement de madriers et d'outils de toutes sortes.

— Nous allons maintenant visiter le navire. Conduisez nous."

L'Anglais ne fit pas d'objection ; il semblait regarder comme inutile de protester contre le droit de visite que s'arrogeait le commandant. Il fit lever tous les panneaux et ouvrir toutes les armoires qu'on lui désigna. Nulle part il n'y avait d'armes, et aucun objet ne portait la marque d'un arsenal militaire. Cependant ce navire, dont le faux-pont avait été coupé pour agrandir l'entrée de la cale, dont les baux étaient consolidés par des courbes de fer, n'avait pas l'apparence d'un navire de commerce. Le commandant du *Vigilant* en fit la remarque.

" Ça n'est pas étonnant, dit l'Anglais, il a été effectivement construit pour être un brick de guerre. Le gouvernement de Guatemala l'avait commandé à Bordeaux ; mais, après l'avoir fait venir, il n'a pas été assez riche pour l'armer, et l'a vendu au capitaine.

— Pourriez-vous me montrer l'acte de vente ?

— Oui, si je le trouve dans les appartements du capitaine."

Ces appartements étaient la seule partie du bord que les officiers français n'eussent pas encore visitée. Armand y entra avec une agitation extrême. Il crut mettre le pied dans le petit salon de l'*Argus*. C'était la même disposition, mais les murailles étaient recouvertes d'une riche étoffe. La recherche de l'ameublement et divers objets trahissaient la présence d'une femme. On devinait toutefois que cette femme devait vivre à bord comme une étrangère. Son individualité n'était empreinte nulle part : ce luxe était triste. Armand poussa une porte, et vit pendus à la cloison de longs peignoirs de différentes couleurs, sans taille, et ne garnissant aucune forme de celle qui les avait revêtus.

" Le capitaine navigue donc avec sa femme ? dit Armand d'une voix tremblante.

— Ou sa maîtresse, " dit le second avec un gros rire.